les matérialiser. Ce qui révèle les limites de ma lucidité. Je peux imaginer que le dernier roman narrera l'histoire de héros passionnés se constituant en assemblée souveraine, mais je suis trop inexpérimenté pour l'écrire moi-même.

NAISSANCE

En dépit du Droit du travail qui prétend me posséder, je pense être doté d'une individualité aléatoire, et je pense que cela peut-être démontré. C'est pour le besoin de cette démonstration, quelque peu subversive, que j'ai créé les *Artichauts de Bruxelles*. A défaut d'une individualité intellectuelle, j'espère au moins acquérir une individualité physique, ne serait-ce que par la répétition de ma signature.

J'ai appris, avec Antonin Artaud, que l'amateur qui veut écrire et être crédible, doit parler de ce qu'il connaît le mieux, lui-même, et il doit le faire avec conviction et simplicité. J'ai compris, avec Georges Bataille, que la raison de l'écriture est la souveraineté de celui qui écrit. Cette souveraineté ne s'obtient que dans la recherche de la communication : la part de souveraineté de celui qui écrit doit être capable de discerner la part de souveraineté de celui qui lit.

Equipé de ces trois outils : l'individualité physique, le discernement du sujet et le désir de faire grimacer le lecteur, je pensai que, lorsque dans un de mes écrits je n'occupais pas la place centrale, mais celle du narrateur, je pouvais me faire remplacer. Acceptant qu'il puisse exister, dans mon écriture, un autre que moi-même, j'accédai enfin à l'idée romanesque.

Ma première idée fut de détourner un héros de la littérature policière : le juge Ti, mais il me parut trop exotique. Je pensai alors que,

vivant à Bruxelles, je me devais, par respect pour mes hôtes, de choisir un héros Belge : Hercule Poirot, mais je le trouvais trop Anglais. Je me dis alors que, quitte à inventer un personnage, autant y aller de bon cœur et inventer le personnage qui me soit à la fois le plus différent et le plus semblable : une femme! Mon personnage sera donc une Bruxelloise.

Bien que le rôle que je lui réserve soit modeste, le choix de cette Bruxelloise me demandera de faire l'effort, sinon d'imaginer une séance de maquillage, au moins de m'imposer un exercice auquel toutes les femmes se livrent quotidiennement, dire le monde au féminin : *je suis une femme, elle est belle, nous sommes heureuses.*

Ainsi est née Ginette Patate! Ginette en souvenir d'une jeune fille qui habitait dans notre escalier quand j'étais enfant ; Patate parce que cela fait quand même plus belge que Poirot!

Ginette Patate va me seconder. Il faut donc qu'elle dispose de temps libre. Elle peut être une bourgeoise oisive ou une salariée au chômage. Ginette sera chômeuse. Le lecteur est déçu, mais j'aurais trop de difficultés à me glisser dans la peau d'une bourgeoise. Ginette doit pouvoir m'aider avec sérénité. Il est donc préférable qu'elle soit émancipée des menaces d'exclusion, des stages de réinsertion et autres corvées des A.L.E. inventées par Miet Smet pour harceler les chômeuses. Ginette sera donc âgée de plus de cinquante ans, non demandeuse d'emploi et dispensée de pointage. Le lecteur est encore déçu, il aurait préféré qu'elle soit jeune. Mais je n'ai pas la délicatesse d'Henry James pour pouvoir me glisser dans la peau d'une jeune femme sans risquer de froisser son identité ou sa pudeur. Cela me sera plus facile avec une femme qui sait parler aux hommes.

Arrivé à ce point, il me fallait camper mon personnage. En 1967, Ginette, jeune sténodactylo dans une entreprise d'Anderlecht, fait la

Ce texte a été publié dans le numéro 66
de *Banc Public* (janvier 1998), le supplément de
Diagnostic, le bulletin du GERFA

épaule, approuva avec chaleur.

*

Refusant d'incarner une bourgeoise jeune et oisive, choisissant pour héros des chômeurs âgés, le lecteur se demande en quoi j'ai bien pu restituer l'atmosphère romanesque du 19ème siècle. En effet, cela demande une explication.

Mon propos était de réhabiliter, dans le cadre de la littérature bourgeoise, les ambitions sans espoirs (donc dramatiques et romanesques) du peuple. En étant capable d'imaginer – dans le cadre populaire, mais peu courant, d'une entreprise littéraire : les *Artichauts de Bruxelles* – l'exploitation d'un jeune chômeur par un couple de chômeur âgés (mais ambitieux), j'ai sombré dans une déchéance morale plus sordide que ce qu'avaient pu imaginer Stendhal, Flaubert ou Dickens, une déchéance à laquelle il ne manque plus que le meurtre. Ce qui ne saurait tarder.

GINETTE PATATE

Yves Le Manach

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, VOL.29
Série La Tentation romanesque
Bruxelles, février 1998

ou noir, et même s'il la vit aussi douloureusement qu'un bourgeois.

La dimension romanesque du pauvre ne réside pas dans sa confrontation au travail, mais dans les tortures de l'ambition. Paul Bourget écrivait : *« On n'a pas assez remarqué que c'est là le fond même de* ***Madame Bovary****, comme du* ***Rouge et noir*** *de Stendhal ; l'étude d'un malaise d'âme produit par un déplacement de milieu. Emma est une paysanne qui a reçu l'éducation d'une bourgeoise. Julien est un paysan qui a reçu l'éducation d'un bourgeois. Cette vision d'un immense fait social domine ces deux livres. »*

Par ces exemples, Paul Bourget voulait développer une vision normative : que chacun reste à sa place et il n'y aura pas de malaise de l'âme. Il n'en demeure pas moins vrai qu'il y avait, au 19ème siècle, dans l'ambition du pauvre d'accéder aux valeurs des riches, une transcendance de l'utilitarisme socialiste qui offrait un sujet romanesque puissant : dans une société qui venait de déclarer l'universalité des droits, le désir de mobilité sociale était toujours considéré comme une transgression inacceptable.

Alors que Stendhal ou Dostoïevsky nous offraient des héros populaires éprouvant des émotions bourgeoises, des héros torturés par l'envie, la passion ou le meurtre, le 20ème siècle s'étiolera dans des sujets intimistes, absurdes ou narcissiques, certes passionnants, mais où le pauvre n'a plus sa place. Julien Sorel ou Raskolnikov laisseront la place à des révolutionnaires professionnels ayant les traits de Lénine, Malraux ou Régis Debray, tandis que le peuple se verra attribuer définitivement des sentiments de syndicaliste en règle de cotisations.

Une forme de littérature passionnante et universelle, s'articulant autour d'autres valeurs que la circulation de l'argent reste à inventer. Ces valeurs, je peux en avoir l'intuition, mais je ne suis pas capable de

connaissance, au *Welcome*, Petite rue des Bouchers, d'un hippy parisien rentrant d'Amsterdam. Pensant qu'un hippy était une promesse d'aventures, elle le suivit à Paris. Par malchance, le hippy était casanier, ne quittait jamais sa chambre et rarement son lit. Elle le laissa tomber, trouva à s'employer à Courbevoie et participa à Mai 68 dans les tendances les plus libertaires. Cependant, déçue par le manque d'imagination des anarchistes et le machisme des situationnistes, elle rentra à Bruxelles à la fin de 1970. Elle mena alors une carrière d'employée intérimaire, ce qui lui permettait de voyager entre deux missions. Puis, avec la crise de l'emploi, elle accepta un contrat à durée indéterminée dans une firme d'informatique où elle devint déléguée du personnel et dont elle vient de se faire licencier. Ginette lit beaucoup et, convaincue du non-avenir de l'espèce humaine, elle a refusé d'être mère.

Une héroïne aussi insipide pourrait témoigner de mon manque d'ambition romanesque, ce serait faire abstraction de ma richesse intérieure. Ayant vécu la même existence que Ginette, m'étant évadé dans les mêmes lectures, il me sera plus aisé de m'identifier à elle. Ce qui tombe bien car j'ai besoin de la sensibilité féminine de Ginette pour rendre mes intentions plus crédibles.

Physiquement, Ginette Patate est de taille moyenne, elle est encore mince, son visage exprime un sentiment qui se situe entre la sévérité et la tristesse, mais ses yeux sont remplis d'ironie. Bien qu'elle ait atteint la cinquantaine et que ses cheveux noirs commencent à grisonner, Ginette a conservé une belle âme. Elle porte des robes de couleur sombre et des bracelets multicolores. Bref, je vois Ginette comme un compromis entre l'anarchiste Louise Michel et la chanteuse de rock Jo Lemaire.

Depuis l'instant où, ayant appris la lecture, j'ai pu en vérifier l'ingéniosité en déchiffrant *Robinson Crusoé*, je sens enfoui en moi le désir d'écrire un roman. Pourtant, je n'ai jamais réussi à trouver ni le sujet ni l'élan qui me permettraient de créer et d'animer des personnages. Comme si le héros solitaire de Daniel Defoë m'avait jeté un sort.

Qu'il s'agisse de Jean Ray ou de Kafka, je dévore ce que je lis et ne trouve de repos qu'à la dernière ligne. Un tel appétit ne me permet guère d'apprécier la syntaxe, le style ou la construction de mes lectures. Je soupçonnais que d'autres éléments que le récit intervenaient dans l'écriture, j'en acquis la conviction en découvrant des écrivains pour lesquels la construction était aussi importante que le récit, tels James Joyce ou Raymond Roussel. Ce qui ne me découragea pas de les lire avec fougue.

C'est Chester Himes qui, le premier, m'a donné un modèle romanesque proche de ma propre condition. N'étant pas tenu, en tant que noir américain, de respecter le mythe de l'unanimisme national (et étant conscient de son état de colonisé), il me séduisit par la qualité de sa révolte et me fit comprendre la nature de la domination.

Himes ne parlait pas seulement de la confrontation entre l'homme noir et la femme blanche, mais aussi de la confrontation entre l'homme noir et le travail. Cependant, si la deuxième guerre mondiale le contraignit à être ouvrier, Himes n'en appartenait pas moins à la bourgeoisie, une catégorie sociale pour laquelle la déchéance du travail manuel constitue un sujet romanesque acceptable. Cette déchéance perd toute capacité d'émouvoir quand elle concerne le pauvre, qu'il soit blanc

Ginette, ayant acquis une certaine consistance, se tourna vers moi et m'interpella :

– Dites Erwan Cradoc'h, vous ne trouvez pas que vous en faites un peu trop et que vous devriez dire la vérité à nos lectrices ?

Je notai qu'elle avait dit « nos » lectrices! Elle commençait à entrer dans son rôle, c'était bon signe pour notre collaboration. Cependant elle avait raison, je devais dire la vérité à mes lecteurs : en réalité, Ginette, c'est moi !

Emporté par la fièvre romanesque, je décidai de créer un deuxième personnage. J'accordai aux *Artichauts* un nouveau collaborateur, le jeune supplément syndical de Ginette, licencié en même temps qu'elle : Elvis Saucisse, qui sera en quelque sorte son « Watson ». Ce qui nous autorisera à chanter le vieux chant du prolétariat bruxellois :

« VIVA MBOMA, PATATE MET SAUCISSEN »

Je vois Elvis comme un rocker aimant les livres et les brasseries : une librairie, deux brasseries, une librairie, deux brasseries...

– Hé, peye...! fit remarquer Elvis avec l'accent jettois du Coin Oublié.

– Oui Saucisse, je sais, Elvis c'est encore moi !

Elvis pourra rechercher dans les bibliothèques les livres dont Ginette et moi avons besoin pour écrire nos récits. Il pourra également donner un coup de main pour photocopier les *Artichauts*, s'occuper du courrier, faire les courses, préparer le thé, balayer le bureau, acheter les timbres, réparer le robinet, sortir les poubelles et fermer la porte à clef avant de partir. Comme j'écrivais ces mots, Ginette, qui lisait par dessus mon